

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 28

Artikel: Amitiés de fêtes
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50
ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La Saint-Jean d'été.

Hélas! comme tout change! La Saint-Jean d'été!... Ce mot, autrefois, n'éveillait que des idées riantes; aujourd'hui, c'est le cauchemar de nos ménagères, de nos bonnes ménagères — il en est encore, Dieu merci, — pour qui *trois déménagements valent un incendie*.

En effet, chez nous, la Saint-Jean, c'est l'époque du terme, la grande époque des déménagements.

Ah! ces déménagements! On a reculé tant qu'on a pu. Mais il a fallu s'y résoudre. D'un côté, la famille s'agrandit et il faut se mettre à l'aise; d'un autre côté, le chef de famille a eu une augmentation à son bureau, et l'on veut se loger mieux.

Mais pour arriver à ce résultat, que de peines. Depuis que l'on a donné congé, on ne vit plus. Madame ne sort plus pour aller tranquillement promener sa marmaille sur Montbenon, ou pour tailler une petite bavette chez une de ses amies, devant une tasse de café. A chacune de ses sorties, elle monte des escaliers, examine des appartements, fourre un nez soupçonneux dans des placards mal odorants, se chamaille avec des propriétaires ou des concierges; en un mot, ne vit, ne pense, ne rêve que pour trouver un logement à sa guise.

Puis, quand il est trouvé, on n'a fait que le plus joli. Il faut maintenant commencer à emballer. On ne sort plus du tout. Tous les moments de loisir sont employés à *rebouillir* dans les armoires, d'où l'on retire une quantité de reliques que l'on croyait disparues depuis longtemps. Règle générale: on ne se croit jamais trop riche que quand on déménage.

Puis le grand jour a lui. Dès l'aube, madame est debout, le jupon retroussé, et le verbe haut, elle aiguillonne son monde. Il ne s'agit pas de *pédzer* au lit, aujourd'hui: c'est jour de *remuage*. Les enfants en sont tout heureux: point d'école, autant de gagné. Monsieur, lui, aimerait tout autant être à son bureau, lire paisiblement sa *Tribune* avant que M. le chef soit venu, ou fignoler de jolies adresses en belle ronde sur les enveloppes de l'ad-mi-nis-tra-tion, mais il n'y a pas moyen. Il faut être là.

On déjeune à la hâte sur un coin de table et l'on se met à la besogne. Déjà les remueurs sont là. On entend leurs gros souliers ferrés sur les parquets. De leurs mains lourdes, quoique expertes, ils empoignent les meubles et les triment par les escaliers, sans trop de précautions. Madame les suit pas à pas, habile à éviter les chocs, prompte à s'assurer qu'on ne pose pas le buffet sur la grande glace du salon, et qu'aucun bibelot ne prend la poudre d'escampette. Elle est partout à la fois. On l'entend qui gourmande les remueurs, donne de l'ouvrage aux enfants, et trouve encore le temps d'échanger avec la voisine la petite causerie habituelle.

— Ma pauvre m'me Sophie, m'en parlez pas, je sais plus où donner de la tête.

Monsieur a cherché sans grand succès à se rendre utile. Il n'a voulu confier à personne le soin de dépendre la pendule, mais il a si bien travaillé qu'il a cassé le ressort. Il a voulu ensuite s'attaquer aux gros meubles, il n'a réussi qu'à se faire à la main une grosse ampoule très douloureuse. Il n'est pas habitué et son lorgnon le gêne. Il joue très bien la mouche du coche, jusqu'à ce qu'un des remueurs lui ait délicatement insinué qu'il fait chaud et qu'on boirait bien quelque chose.

Maintenant, il a trouvé son emploi. C'est lui qui verse à boire, et il ne s'en fait pas faute, heureux de cette mission, toute de confiance. Heureusement que madame est là, sans cela, à midi, les remueurs seraient incapables de continuer leur travail.

Enfin, tout est chargé. Il ne s'agit plus que de partir pour recommencer au nouveau logement, heureux que l'on est s'il ne pleut pas, si les rues ne sont pas trop encombrées. Peut-être, en passant sous le pont du chemin de fer, entendra-t-on une superbe craquée: ce sont les chaises et les tables qu'on avait *aiguillées* sur la déménageuse et qui ne peuvent pas passer. Peut-être, ce soir, en débarrassant, s'apercevra-t-on que la burette de pétrole a été jetée dans une corbeille de draps, ou que le jupon blanc de madame voisine avec les souliers des enfants. Ce sont de petits malheurs. Si l'on n'a rien versé, que l'on ne se soit pas fait mettre en contravention par les agents de police, que l'on ne se soit pas querellé avec les remueurs, ou avec le voiturier, ou avec d'autres locataires, qu'on n'ait pas trop écorniflé ses meubles, on peut s'estimer heureux.

Le soir, madame se couchera fière et heureuse de sa journée. Elle en a pour un mois maintenant à remplir ses armoires et à changer de place ses meubles, jusqu'à ce qu'ils soient tous comme elle l'entend.

Pour le badaud, surtout pour le célibataire, qui, lorsqu'il déménage, n'a qu'à emporter ses hardes et sa brosse à cheveux, la rue, le jour de la Saint-Jean, présente un spectacle intéressant. C'est charmant, tous ces intérieurs de ménage brutalement mis au jour, ces bibelots qui n'ont de valeur que par le souvenir, et dont on voit apparaître un coin; ces meubles, graves et solennels, qui prennent les allures comiques de gens en goguette. C'est touchant aussi, bien souvent, quand c'est un déménagement de pauvres; ces vieux meubles démodés, défraîchis, qui ont déjà couru tant d'appartements, monté et descendu tant d'escaliers, qui représentent tant de travail, d'efforts, et gardent un peu de la physionomie des êtres avec qui ils ont vécu.

C'était, il y a quelques jours, déménagement pareil. Entre les brancards de la charrette, le père de famille tirait à la roue; toute la famille, jusqu'au plus petit, encore pendu aux gredons de sa mère, toute la famille poussait, unie dans un même et touchant effort pour le bien-être commun.

Tout à coup — c'était dans une de nos rues

les plus montueuses — il y eut un sinistre craquement, et le char versa. Pêle mêle roulerent sur le pavé les matelas, les humbles meubles, les paquets de linge et les caisses de vaisselle. Pendant que toute la famille, un peu honteuse de ce débâlage imprévu, se hâta à recueillir tout son butin, l'aïeule, une vieille, au chef branlant sous son bonnet de dentelles, s'était assise sur une borne et pensait. De ses yeux, une larme, une toute petite larme, coulait, coulait lentement sur ses joues sèches.

D'une vieille cassette en sapin noirci par l'âge et qu'elle tient sur ses genoux, vient de rouler un tison précieusement conservé depuis la dernière Saint-Jean qu'elle a passée au village. Elle évoque le souvenir de ces vieilles et charmantes coutumes qui ne sont plus; elle revoit le beau tas de bois qu'ils avaient amassé, eux, les jeunes gens du village, et qu'ils allumaient si joyeusement à la tombée de la nuit. Elle revoit ses compagnons et compagnes avec qui, la main dans la main et les yeux dans les yeux, elle rondait de si bon cœur, autour du brasier. Une petite voix ironique chante même tout au fond de son cœur un de ces couplets:

Djan de la metanna,
Piero dau subliet,
Tiré don mè tsaussés,
Fari dai bougnets.

Elle croit revoir près du mur de l'église les vieilles du village qui, les mains sous leur tablier, sont venues voir brûler le feu de la Saint-Jean et tourner les jeunes. Elle croit entendre encore son cœur battre sous son corsage, comme il battit un soir de la Saint-Jean, .. d'amour et d'espoir.

Hélas! depuis longtemps il est éteint le tison de la Saint-Jean, éteint l'amour qui lui brûlait le cœur, mais il a laissé sa trace profonde. Dans la rue froide et humide, devant tous ces indifférents qui sourient dédaigneusement, la pauvre vieille vient d'oublier ses misères et les dures réalités de la vie. Insensible à tout ce qui l'entoure, elle vient de vivre une minute, une minute ineffable, dans le passé si lointain, le passé des Saint-Jean d'autrefois.

PIERRE D'ANTAN.

Amitiés de fêtes.

Un grand nombre de sociétés ont saisi l'occasion de l'Exposition de Vevey pour célébrer dans cette ville leur fête annuelle. Après avoir eu dans leurs murs les chanteurs, puis les lutteurs, les Veveysans assisteront aux agapes des épiciers, des instituteurs, des boulangers, des abstinents, des Jeunes vaudoises, des sous-officiers et de bien d'autres collectivités. C'est un privilège auquel les hôteliers et les cafetiers doivent être sensibles.

Dans ces fêtes, il est rare que, à côté des amitiés de vieille date qui se raffermissent, il ne s'en noue pas de toutes nouvelles, entre des personnes qui ont fraternisé à la fin d'un banquet et qui ne se connaissent peut-être pas la veille. On échange de gais propos, on

trinqe, on boit à la santé du tiers et du quart et, tout d'un coup. l'on croit découvrir dans le commensal attablé à côté de soi une nature d'élite, un cœur d'or et on n'aspire plus qu'à une chose : être avec lui à tu et à toi. Alors, on vide un plein verre, on se serre la main avec quelque émotion, on se salue par son petit nom et désormais on se tutoyera mutuellement ; on a fraternisé.

Les Allemands sont plus portés que les Latins à fraterniser. Ils appellent cela « faire *schmollis* ». Et quand ils se livrent à cet acte, pour symboliser mieux l'indissolubilité de l'amitié, ils vident leur chope en enlaçant leurs bras comme les anneaux d'une chaîne.

Cet usage de fraterniser se perd dans la nuit des temps. Les historiens rapportent qu'il était déjà connu des Scythes et des premiers habitants de la Germanie. Il se pratiquait entre guerriers. Ces anciens remplissaient un vase de vin et de sang et, après y avoir trempé la pointe de leurs glaives, de leurs lances et de leurs flèches, ils faisaient avaler une gorgée de ce breuvage à tous ceux qui se juraient réciproquement une amitié éternelle.

Avec l'avènement du christianisme, on abandonna peu à peu la coutume de boire du sang ; cependant, longtemps encore le sang demeura mêlé à la cérémonie de la fraternisation, soit qu'on en imprégnât les dessins gravés dans le gourdin qu'on s'offrait, soit qu'on écrivit son nom avec son propre sang dans l'album de celui à qui on se donnait comme un frère.

Aujourd'hui, on se secoue la main et l'on avale un verre de vin ou de bière, ou une tasse de thé, si l'on est tempérant. Après quoi, on ne se traitera peut-être pas toujours en frères, mais on aura le droit de se tutoyer, ce qui est un avantage précieux pour qui aime à faire étalage de ses relations.

Il est doux d'avoir des amis, de vrais amis, qui vous réconfortent de leur chaude affection dans les jours sombres ; aussi ne devrait-on pas d'emblée se lier étroitement avec le premier venu. A qui vous propose de fraterniser après une ou deux heures de tête à tête, on est en droit de répéter ce qu'Alceste disait à Oronte :

...L'amitié demande un peu plus de mystère, Et c'est assurément en profaner le nom Que de vouloir le mettre en toute occasion. Avec lumière et choix cette union veut naître ; Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ; Et nous pourrions avoir telles complications Que tous deux du marché nous nous repentirions.

La fraternisation en bloc ou le « *schmollis* général », imité des mœurs des étudiants allemands, nous paraît, dût-on nous traiter de misanthrope, la plus sottise manière de se faire des amis. Vous êtes en compagnie nombreuse, à table ou devant le « guillon », l'entraîn est général, les voix chantent à l'unisson, les cœurs vibrent comme un seul cœur. Soudain, quelqu'un s'écrie : « Nous sommes nés tous en 1861 ou en 1855, fraternisons en bloc ! » Et les verres s'entrechoquent et en se séparant ce sont des *tu* et des *toi*, en veux-tu, en voilà. Le lendemain, bon nombre des amis de la veille ne se souviennent pas d'avoir conclu un pacte d'intimité avec cinquante ou soixante personnes et froissent sans le vouloir celles qu'ils traitent comme des inconnus.

D'autre part, le privilège de dire *tu* devient bien embarrassant entre hommes qui n'ont ni les mêmes goûts ni le même genre de vie et que séparent plusieurs degrés de l'échelle sociale. Rien de plus drôle que la conversation entre ces nouveaux amis qui emploient tantôt le *vous*, tantôt le *tu*, ou qui évitent soigneusement de l'un ou de l'autre.

Il arrive même qu'on ne reconnaisse pas tel ou tel de ses intimes de la veille et qu'on réponde en toute bonne foi à celui qui vous de-

mande le nom de votre nouvelle connaissance : « Je l'ignore absolument. » — Mais vous vous tutoyez cependant ! — « C'est vrai, mais encore une fois, je ne sais pas qui c'est. »

V. F.

Proverbes en patois vaudois.

Les proverbes sont la sagesse des nations : on l'a dit il y a longtemps, et nous en trouvons une nouvelle preuve dans nos *proverbes patois*, dont plusieurs ont une originalité piquante. Aussi, est-ce dans le but de recueillir le plus grand nombre de ces proverbes dans les diverses localités de notre canton, qu'un de nos collaborateurs a adressé dernièrement un appel à nos lecteurs.

Une de nos abonnées a eu l'amabilité de nous en envoyer quelques-uns, que voici :

Mau va lo tzaï, mau va la ludze (mal va le char, mal va la luge). Ce qui signifie, croyons-nous, que quand une chose va mal dans une maison, les autres y vont mal aussi.

Ollique qu'a fè lo vè que lo lèlzai (que la vache qui a fait le veau le lèche). On sait que nombre d'animaux et notamment ceux de l'espèce bovine lèchent leurs nouveaux-nés. On veut évidemment dire par là : « A chacun son devoir, à chacun la responsabilité de ses actes. »

Tsaque osè trôvè son nid biau (chaque oiseau trouve son nid beau). On préfère généralement son chez-soi à ceux des autres ; c'est toujours la demeure de son choix qui nous paraît préférable, tant modeste soit-elle.

Parmi ces proverbes, il en est un que nous n'avons pas compris, c'est celui-ci :

Cé qu'a fè lo tserrot que minè lo berrot.

On vôle accouaiti.

« Lè remessés n'òvè remèssont adé bin », s'on dit, et se cein est veré po lè remessés, l'est veré as-ebin po bin dâi dzeins et po bin dâi z'affèrès que y'a.

Vouaiti-vai lè vôlets ! D'a premi que sont tsi on mâtro, faut lè vaire et lè z'ouré : sont accouaitis qu'on dianstre et n'ia jamé fauta dè rein l'ò coumandâ, kâ vòllont tot brassâ et tot fèrè ein on iadzo ; lo matin, sont dza lèvâ dévant lo pâo, l'ont ariâ, colâ, gouvernâ, sottai dévant ti lè z'autro, la mâtira n'a jamé manquâ d'èdhie et ni dè bou pè l'hotô ; se vont sciÿi, font âo pifèrè po poai être adé lè tot premi à l'andain, que faut châ coumeint dâi bâo po lè saidrè et ne pas passâ po 'na tserropa, et, se faut applÿi âobin fèrè quie que sai pè dévant lo mâtro, l'ont tant coaite d'avâi fè qu'on fremèrâi que l'ont dâo fû à l'âo tiu dè tsaussès.

Mâ tot cein l'est bon po lè quatre premièrè senannès, po fèrè à vaire à l'âo dzeins que sont dâi lurons dégourdis, dâi sacro à l'ovradzo, à quoui lo travail ne fâ poaire, que y'ein a min coumeint lui, quiet ! et dè bio savâi que se lo mâtro a prâi totès cliâo vantardisès po boun' ardeint, couchiont sè fèrè bailli oquie dè pllie su l'âo gadzo ; pu quand sont r'augmeintâ, lè brès, ma fai, ne sont peirein tant ardeints, lo corradzo câlè petit z'à petit, tsaou pou la tserropiondze lè preind, pu vo vo z'aperçaidè que voutron vôleit n'est qu'on tot petit ovrai et vo vo rassoveni enfin que lo ditton que vo z'è marquâ n'a pas meintu.

L'onelliò Davelion, dè la Sayta-d'Amont, avâi eingadzi po vôleit on coo que vegnâi dè pè Velâ-Rimbou ; c'étaï on gaillâ qu'avâi bons brès et bounès piautès et qu'avâi l'air d'on solido champion et l'âi failâi on luron dinse, kâ Davelion a prâo bin et prâo à fèrè.

D'a premi, cein allève destra bin, lè z'ovradzo avanciant gaillâ et l'autro l'âi fiaisâi crânameint ; mâ cé vôleit ètaï coumeint vo z'è dè : on accouaiti po lè premièrès senannès que vòllivâit tot fèrè et tot frezâ ein mein dè rein po appèdzenâ lo mâtro.

On dzo que l'ètaï zu queri 'na bracha dè bou à 'na tète qu'ètaï dezo lo couvâi dè la grandze, mon gaillâ a vòlliù fèrè son crâno et l'allâ tant rudo po redecheindre l'ètsila que manque on pachon et lo vouaïque tot avau avoué son bou que tagnâi adé fermo dein lè brès, kâ lo bâogro ne vòllivâit pas que sâi de d'être tsezu dinse. Pè bounheù que n'avâi rein dè mau.

— Coumeint dâo diabblio fèdès-vo po decheindre d' l'ètsila asse rudo ? l'âi crié Davelion qu'eintsapliârè drai dècoué ; vo z'ariâ pu vo tiâ bo et bin ; saviâ-vo pas allâ on boqueten pe tsaou pou !

Adon l'autro qu'einradzivè d'ètrè tsezu, mâ que ne vòllivâit tot parâi pas que sâi de, l'âi repònd crânameint :

— N'assai pas poire, noutron mâtro ; po avâi pe vito fé, lè adé dinse que decheindo on ètsila !

EN KABYLIE.

Le vase étrusque.

(Note gaie.)

J'étais venu passer l'hiver en Algérie, et ce que j'avais vu de ce splendide pays, me donnait une singulière envie de faire une excursion dans la Kabylie.

Je m'étais rendu pour cela à Fort-National, bien décidé à explorer les environs dont on me disait des merveilles.

Je m'aventurai donc tout seul, un beau matin, en quête d'imprévu, muni d'un appareil photographique, destiné à servir de jalons à mes souvenirs.

Je m'enfonçai avec volupté dans cette nature exubérante, dont le calme plein de grandeur me pénétrait comme une vapeur ambiante. J'atteignis bientôt un épais fourré où serpentait un ruisseau, sur les bords duquel j'aperçus des singes exécutant des tours de voltige. Mon instantané les saisit promptement, mais je les quittai bientôt pour aller à de nouvelles découvertes, croquant à droite, à gauche, tant et si bien que tout y passa, même mon déjeuner.

Mais, m'abandonnant au charme de cette excursion, je ne m'étais point douté que l'heure du retour avait sonné depuis longtemps et que la nuit, qui arrive, en Afrique, sans être précédée par le crépuscule, allait m'envelopper dans ses grandes ombres.

Que faire ? retrouver ma route était impossible ! j'avais oublié de semer les cailloux du Petit Poucet !

En désespoir de cause, je me remis en marche, flairant le vent, pour y reconnaître des émanations humaines qui me conduiraient à quelque gourbi perdu comme moi dans la forêt.

Peine inutile ; il ne me restait plus, hélas, que l'affreuse perspective de me coucher à la belle étoile, sans souper, ou, chose plus terrible encore, de servir de gibier aux fauves de la Kabylie.

Tout à coup !... j'entends un frémissement au travers des buissons de cactus, suivi d'un miaulement épouvantable... Je mets, à tout hasard, la main sur mon revolver à six coups... fatalité !... j'avais oublié de le charger.

Le miaulement sinistre se renouvelle... là... plus près de moi... il se rapproche... Je commence à trembler de frayeur... dam !... c'est bien permis, lorsqu'on n'est pas habitué à dormir en forêt.

La bête sauvage n'est qu'à quelque pas de moi... j'entends ses bonds félins... plus de doute... je suis en présence d'une panthère, de l'espèce la plus redoutable... je suis perdu... la chose est sûre... il ne s'agit que de savoir à quelle sauce elle va me manger.

Une idée abracadabrante me saisit... je me plonge la tête sous le voile de mon objectif, pensant qu'elle ne me reconnaîtrait pas par derrière, et je me mets à prendre sa photographie, espérant que, vu la rareté du fait, elle n'oserait point me déranger.

Quelle panthère ! grosse comme un éléphant, les yeux brillants dans l'ombre... prête à se jeter sur sa proie !